

Pascale Jamoulle
Dr en anthropologie
SSM Le Méridien/LAAP/UCL

Déterminants socio-anthropologiques

Une anthropologie du proche

Si l'anthropologie a longtemps porté un regard distancié sur les sociétés éloignées, depuis plusieurs décennies, elle resserre ses centres d'intérêt sur des objets « proches » moins « exotiques ». Les anthropologues instaurent un dialogue entre l'ici et l'ailleurs, le proche et le lointain. Nos terrains se transforment avec la mondialisation et les déplacements de population. Les lieux de vie et les identités culturelles évoluent. Nous sommes amenés à étudier les processus hétérogènes et mouvants du changement au cœur des cultures contemporaines.

Nos propos se fondent sur de longues enquêtes de terrain. Nos savoirs et questions de recherche naissent de leurs relations avec les gens.¹ Nous localisons nos questions de départ sur un terrain, un lieu clé, où elles ont une visibilité importante. Sur ce terrain, nous varions nos sources : observations directes et participantes dans des groupes restreints, entretiens individuels ou collectifs, récits de vie, traitement d'archives privées ou d'écritures de crise, dé-cryptage des tags et des espaces urbains. Grâce à ces différents supports de rencontre nous tentons de nous rapprocher de la densité de l'expérience humaine de nos interlocuteurs et du regard qu'ils portent sur le monde.

Des « Drogues de rue », à la « Débrouille des familles », aux « Hommes sur le fil », aux « Amours et solitudes » aux marges de la mondialisation

L'ensemble de ma pratique ethnographique est le résultat d'une longue enquête, commencée il y a dix ans, auprès de professionnels hennuyers du secteur 'toxicomanie'. Ils mirent en évidence les dimensions sociales des activités liées aux drogues dans cette région et la nécessité d'une enquête ethnographique auprès des groupes les plus marginalisés, qui se tiennent à distance de l'intervention sociale.² J'enquêtai alors, les deux années suivantes, dans un 'quartier chaud', auprès de personnes prostituées et de jeunes gens impliqués dans les drogues et les micro-trafics.³ Leurs liens familiaux étaient souvent fragiles, incertains, en souffrance. Ils vivaient aussi des échanges de première importance avec leurs parents, leurs beaux-parents, leur fratrie ou leur famille élargie. Pour réfléchir aux drogues, me disaient-ils,

¹ « Le savoir de l'ethnologue parle des relations et naît des relations (...) Il faut imaginer un personnage qui serait la synthèse du concierge, de l'explorateur et de l'érudit. » Michel AGIER, *La sagesse de l'ethnologue*, L'œil neuf, Paris, 2004, pp. 36 et 37.

² JAMOULLE P., « Styles de vie liés aux drogues et trajectoires de sortie de toxicomanie, Enquête sur le site belge (Hainaut) », *Psychotropes*, vol 2, n°3-4, 2001, p.73 à 99.

³ Pascale JAMOULLE, *Drogues de rue*, De Boeck Université, 2002.

il faut comprendre la vie de cité et prendre en compte l'expérience des familles.

La notion de 'toxicomanie' a rapidement montré ses limites. Relevant d'une catégorie judiciaire, elle stigmatisait mes interlocuteurs et faisait le vide autour de moi. Elle n'était pas un bon support de rencontre sur le terrain. Le plus souvent, un enchaînement de conduites à risque avait fragilisé mes interlocuteurs et les avait mis en danger sur les plans sanitaire, social, psychologique et judiciaire. Plutôt qu'aux seules toxicomanies, je m'intéressai alors plus largement à la notion générique de 'conduites à risque'. Elle fait référence à des mises en vertige du corps répétitives qui engagent l'individu et ses groupes d'appartenance dans des dynamiques de destruction et de marginalisation sociale (déscolarisation, participation à l'économie souterraine, défis d'honneur, violences). Des conduites d'exacerbation des tensions de genre sont tout aussi à risque (virilisme, grossesses précoces, violences conjugales...). Tandis que la jeunesse produit très majoritairement des retournements de la violence sur soi dans des conduites auto-agressives : addictions, automutilations, troubles alimentaires, tentatives de suicide ...

Dans les zones de précarité, en particulier, ces comportements extrêmes ont une dimension collective. Ils sont la traduction sur le plan du corps de tensions structurelles, familiales, culturelles et existentielles que vivent les populations.

Les deux années suivantes, j'ai enquêté dans des complexes de logement sociaux carolorégiens, très enclavés, habités principalement par des mères seules qui cherchaient à donner sens aux conduites à risques de leurs adolescents, souvent engagés dans l'économie souterraine de leur quartier. Dans les huis clos domestiques, où la plupart des pères avaient disparu du décor, j'étais affectée d'un rôle d'arbitre, de tiers, dans des relations familiales extrêmement serrées, troublées, traversées par la violence.⁴ Dans les récits des femmes, l'insatisfaction conjugale, l'érosion de la place des pères et leurs disqualifications étaient quasi constantes. Les pères étaient le point aveugle de l'enquête. Aussi hommes et pères des mondes populaires furent-ils ensuite mes interlocuteurs pendant trois nouvelles années d'enquête.⁵ J'ai écouté leur nostalgie des temps anciens, où les hommes faisaient autorité du regard et du geste. Beaucoup étaient en attente d'une reconnaissance qui ne venait ni par une insertion professionnelle, ni par leur compagne, ni par leurs enfants. J'ai été affectée par leur humiliation, la violence de leurs conflits conjugaux et leurs difficultés à construire un dialogue avec leurs enfants et beaux-enfants.

Ainsi, de questions en questions, des drogues, aux dynamiques des quartiers « mal vus », aux transformations de la masculinité et de la paternité, je me suis focalisée sur l'évolution des rapports hommes/femmes aux marges sociales des villes. Aujourd'hui c'est à travers la détérioration des rapports de genre des villes que je tente de comprendre les conduites extrêmes.

La fabrique des conduites à risque

Outre mes enquêtes auprès des populations, dans le cadre de mes activités de santé mentale communautaire, j'ai pu animer des groupes d'échange de savoirs entre intervenants transdisciplinaires travaillant à Bruxelles-ville, dans les quartiers populaires de l'axe hen-nuyer (Mons/La Louvière/Charleroi) et dans le Nord-est parisien. De rencontre en rencontre, des professionnels des secteurs socio-sanitaires, socio-éducatifs et judiciaires ont réfléchi au

⁴ Pascale JAMOULLE, *La débrouille des familles*, De Boeck Université, 2002.

⁵ Pascale JAMOULLE, *Des hommes sur le fil*, La Découverte, 2005.

sens et à la production sociale des conduites à risque sur leur territoire d'intervention. Ils relatent les mêmes types de facteurs et de processus qui précarisent et exposent tout particulièrement les jeunes et les familles à la consommation abusive de psychotropes et autres conduites à risque.

Ils observent **une banalisation du trafic dans les quartiers populaires** où l'emploi s'est raréfié. Les conditions de vie se sont dégradées, le tissu associatif, parfois, s'est effrité. En réplique aux difficultés économiques et à la disqualification spatiale, l'économie informelle s'est diversifiée. « *La visibilité et l'accessibilité du marché parallèle font que les enfants le côtoient quotidiennement.* »⁶ La participation au business de drogues peut être vécue comme une conduite d'intégration socio-économique, d'honneur, d'accès aux filles et aux biens sociaux.

La structuration identitaire à travers les groupes de pairs a une fonction de protection. Dans certaines cités et quartiers, les espaces publics sont davantage gérés par des regroupements de jeunes que par les adultes. Les réseaux d'interconnaissance des jeunes les protègent mais les enferment aussi. Faire partie d'une bande, s'affirmer par rapport aux autres ados et au monde des adultes, permet aux jeunes de produire de la distinction, de restaurer de la fierté, de l'honneur en renversant le stigmate lié à la relégation sociale et au sentiment de honte qu'elle induit. « *Dans le monde de la rue, on ne peut pas dire qu'il y ait une absence de socialisation. Elle est tout simplement différente.* » Les prises de risque sont des conduites d'appel. Les guerres de territoire, « *les coups de mains sur la petite surface du coin* », permettent de se faire reconnaître auprès des services sociaux. Le besoin de reconnaissance à travers les conduites à risque est au cœur des interrogations identitaires des jeunes en situation précaire. Le sentiment de honte associé à la relégation sociale est le levier des basculements.

L'exclusion du système scolaire est une étape majeure dans les processus de désaffiliation. Le décrochage scolaire semble se faire de plus en plus tôt. « *La déscolarisation est un formidable accélérateur de la précarisation, d'une socialisation décalée et de conduites excessives de risque* ». Les premières décisions de justice correspondant très souvent à l'arrêt de la scolarité. Les jeunes qui font leurs apprentissages « *à l'école de la rue* » sont souvent ceux qui ont été orientés « *vers des voies de garage* » à l'école et se sont sentis très tôt mis à l'écart, étiquetés comme perturbateurs. Ils quittent l'école avec une très mauvaise image d'eux-mêmes. « *Ils sont alors convaincus qu'ils ne réussiront jamais et qu'ils ont une voie toute tracée, celle de la délinquance.* » Cette place du « cancre », du perturbateur, initialisée dès l'école, se retrouve ensuite dans un parcours de marginalisation, qui les conforte dans une situation d'échec. Aussi des projets pilotes, comme les plates-formes de remobilisation et les expériences de soutien à la rescolarisation, peuvent-ils avoir un impact préventif important.

Les troubles des liens familiaux associés à la précarisation ont une incidence importante sur le développement des conduites à risque. Les relations hommes/femmes, les rôles et les modèles familiaux se transforment très rapidement, ce qui génère des évolutions heureuses mais aussi des souffrances existentielles et des rigidifications. Au modèle familial traditionnel se substituent de plus en plus des familles monoparentales où la mère doit remplir

⁶ Les citations verbatim sont extraites des discussions des groupes.

les fonctions autrefois assignées au père. Après les ruptures conjugales, des pères se désimpliquent ou sont désimpliqués par leur ex-femme et les institutions.⁷

Dans le modèle occidental, l'entourage intervient peu dans l'éducation des enfants ce qui laisse les mères seules très isolées dans l'éducation. Lorsque rien n'est là pour marquer la séparation, faire figure de tiers, des mères « *oscillent entre des rapports avec leurs enfants qui sont soit extrêmement autoritaires - et qui peuvent être particulièrement difficiles à vivre pour les jeunes garçons de la fratrie - soit complètement fusionnels, avec des liens tellement puissants qu'ils n'arrivent jamais à les desserrer. Cette figure peut être lourde de conséquence en terme de conduite à risque. Soit que les enfants essaient justement de rompre avec ces liens tout puissants, omniprésents de la mère et, comme c'est difficile, ils en ressentent une très forte culpabilité, soit qu'ils n'arrivent jamais à sortir de la tutelle de leur mère et se tournent alors vers des conduites à risque.* »

Violences familiales et conjugales se conjuguent aussi dans la production des conduites à risque. « *Quand la femme a été bafouée, quand la mère a été violentée, humiliée, ça contribue vraiment au mal-être de la famille.* » Des enfants produisent des stratégies de défense affective pour faire face à la violence. Ils s'endurcissent en se coupant de leurs émotions, ils banalisent les relations sociales marquées par un processus de domination/soumission. D'autres flottent très jeunes en dehors de tous liens de parenté structurants, ils sont « ballottés » de familles d'accueil en institutions. Ils ont des comportements de plus en plus à risque (fugue, consommations...). Quand leurs conduites d'appel ne sont pas entendues, ils basculent vers la rue. Si elles concernent toutes les familles, les conséquences sociales des conduites à risques sont d'autant plus importantes dans les familles isolées et en précarité socio-économique.

La parentalisation des jeunes pèse sur leurs trajectoires de risques et de marginalisation. Lorsque les pères sont disqualifiés, les mères « débordées » et que les fonctions de la parentalité ne sont pas tenues par l'entourage, les frontières entre les générations se brouillent. Des mères font un transfert d'autorité sur l'aîné qui prend de plus en plus de pouvoir dans le cercle familial. Le jeune parentalisé soutient et dirige sa famille. Il intègre difficilement les limites posées par le monde adulte, parce qu'il y trouve peu d'appui. Ce rapport à la loi perturbé le fragilise sur le long terme, notamment sur le plan de son intégration scolaire et sociale. Des jeunes se cherchent alors d'autres guides. Quand ils les trouvent dans la rue, les prises de risque s'enchaînent.

Conflits de culture, troubles de l'exil et discriminations peuvent conduire à des prises de risque extrêmes. Des situations de fragilité sociale (précarité, discrimination, clandestinité) et familiales précipitent de nombreux jeunes issus de l'immigration vers les modes de socialisation décalés et la relégation dans l'économie souterraine. Appréhender son origine, sa filiation culturelle, sa religion, sa famille ... comme disqualifiés dans la société d'accueil est une blessure morale qui peut diriger des jeunes vers la culture de la rue.

Les consommateurs issus d'anciennes immigrations ou primo-migrants ont souvent connu des difficultés familiales exacerbées. Lorsqu'ils ne parlent plus la langue de leurs parents, le dialogue intergénérationnel s'étiole. Des pères, issus d'une culture où l'autorité est portée collectivement (comme certains pères d'Afrique subsaharienne) sont perdus devant les modèles de paternité du pays d'exil. Ici, l'autorité père/fils est frontale, duelle, particulièrement conflictuelle pour des hommes qui ont peu d'expérience de la relation directe avec leurs enfants.

Des difficultés particulières se posent aussi face à certaines situations d'émigration par mariage, quand le jeu de charme s'avère être *in fine*, un mariage d'intérêt. « *Une fois installés*

⁷ Les lieux d'accueil pour femmes, par exemple, sont d'emblée accessibles aux enfants, tandis que les hommes logés en Foyers ne peuvent y recevoir leurs enfants la nuit.

en Europe, des hommes manifestent une démission totale au niveau de la structure familiale. Partagés entre une double appartenance au pays d'accueil et au pays d'origine où ils doivent envoyer de l'argent, ils ont du mal à s'occuper des enfants et à se projeter dans le pays d'accueil.»

Dans les contextes de polygamie et de faibles revenus, le père doit souvent travailler à la fois pour la famille qui est en France et celle qui est au pays. Ce qui pose un problème de répartition et de justice au niveau de la fratrie : « *Pourquoi est-ce qu'il y a plus d'argent qui part au pays que celui dont on dispose ici ? Pourquoi moi je ne peux pas faire des études parce qu'il n'y a pas assez d'argent ? Et ainsi de suite.* » Parfois le père passe six mois au pays, six mois en Europe. Pendant son absence, il délègue son autorité au fils aîné. Une fois qu'il a occupé ce rôle, celui-ci a tendance à s'y accrocher et accepte difficilement l'autorité du monde adulte. La parentalisation de ces jeunes est aussi une réponse quotidienne à des situations de précarité familiale, sociale et culturelle. Des parents butent sur les mots en français et ne comprennent pas le langage des institutions. Ils mandatent alors l'aîné pour éviter les situations d'humiliation. Quand l'adolescent en arrive à gérer l'ensemble de l'économie familiale et les rapports avec l'extérieur, il accepte difficilement l'autorité parentale.

Des écarts d'interprétation au sujet des conduites à risque peuvent aussi éloigner ces familles des professionnels. Des parents pensent que leur enfant est victime d'un sort, d'une attaque de sorcellerie. Ils cherchent de l'aide auprès de guérisseurs traditionnels, pour être pris en charge dans leur culture et essayer de donner sens à ce qui se passe. Alors que les professionnels recherchent plutôt les causes dans les relations familiales. « *Cela crée des distances entre l'aide que nous pouvons apporter aux familles et ce qu'elles recherchent.* » Les jeunes ont des réactions ambiguës face à ces tentatives d'explication des familles. « *Ils sont dans une sorte d'ambivalence qui consiste à dire : « De toute façon, mes parents sont des attardés et moi qui suis en France, je n'y crois pas. » C'est quelque chose qui ne fait pas vraiment sens mais qui reste néanmoins très fort pour ces gamins là. Mais comme si c'était congelé. Quelque chose qui ne pouvait plus entrer dans la relation.* »

La précarisation des liens de citoyenneté est une dimension de plus en plus présente dans les situations que rencontrent les intervenants. De jeunes émigrants se retrouvent sans papiers, sans ressources, condamnés à la clandestinité. Au mieux ils trouvent du travail sous une identité d'emprunt. « *Certains sont hébergés chez un vague cousin, une tante, une amie de la famille, très exposés aux situations de maltraitance et d'esclavage moderne.* » D'autres se retrouvent à la rue, dans des situations de violence extrêmes. Les intervenants qui les rencontrent observent le développement « *de pathologies mentales, d'états dépressifs inquiétants vraisemblablement liés au contexte dans lequel ils se trouvent et à l'impossibilité de trouver une ouverture, une issue à leur situation, de pouvoir se projeter sur quelque chose de positif, avoir un travail, un logement, de quoi manger, etc.* » L'engagement dans des modes de socialisation décalés et les conduites à risque apparaît souvent comme la seule alternative pour assurer la survie.

L'absence d'existence légale et d'accès aux protections sociales est aussi une difficulté majeure des familles qui vivent en situation irrégulière, confinées à la clandestinité, sans possibilité de se régulariser. Des parents travaillent depuis des années dans des secteurs très fermés de l'économie souterraine, où les horaires et les conditions de travail sont implacables, pour des salaires de survie. Ces contextes d'emprise et d'exploitation extrême liés à la clandestinité exposent particulièrement les enfants. En l'absence de réponses institutionnelles, les professionnels se sentent particulièrement démunis devant ces situations.

Les tensions de genre constituent une dimension importante du vécu des jeunes en situation précaire. Lorsque les relations filles-garçons se jouent entre dénigrement et hostilité, chacun s'en trouve fragilisé. Les conduites virilistes des jeunes gens, leurs attitudes

tyranniques envers les filles, leur besoin immense d'être reconnus par les autres garçons naissent aussi de la disqualification ambiante des hommes dans les familles. Les tensions de genre peuvent s'exacerber dans des contextes de discrimination et de rigidification culturelle. « *Dans les pays du Maghreb, la virginité est assimilée à l'honneur de la famille. La fille ne doit pas sortir. Et en général, ce n'est pas le père qui s'en occupe mais le frère. Quand l'aîné de la famille est un garçon, les filles doivent lui obéir* ». Quand ils sont peu reconnus dans les autres domaines de l'existence, des frères survalorisent leur virilité et leur rôle de contrôle de l'honneur de leurs sœurs. Les codes virilistes les obligent à disqualifier constamment les femmes et les garçons « efféminés ». « *La question qui se pose pour les garçons est d'affirmer leur virilité, montrer qu'on est un homme - c'est à dire qu'au fond, on n'est pas une femme. Parce que quand on est une femme, on est disqualifié* ». Lorsqu'elles sont en butte à la tyrannie et au dénigrement des frères et des garçons de leur entourage, des filles développent un rapport au monde fait de dissimulation et de rancœur, ou alors, à l'inverse, des conduites de défi ouvertes, alimentées par leur colère et leur révolte. On constate une augmentation des phénomènes de décrochage scolaire chez les filles. Les intervenants observent aussi de plus en plus de grossesses précoces chez les très jeunes filles, notamment originaires d'Afrique, pour affirmer leur identité et s'émanciper. Filles et garçons peuvent chercher une consolation dans les drogues pour faire face aux ruptures à répétition, à la souffrance et à la violence affectives.

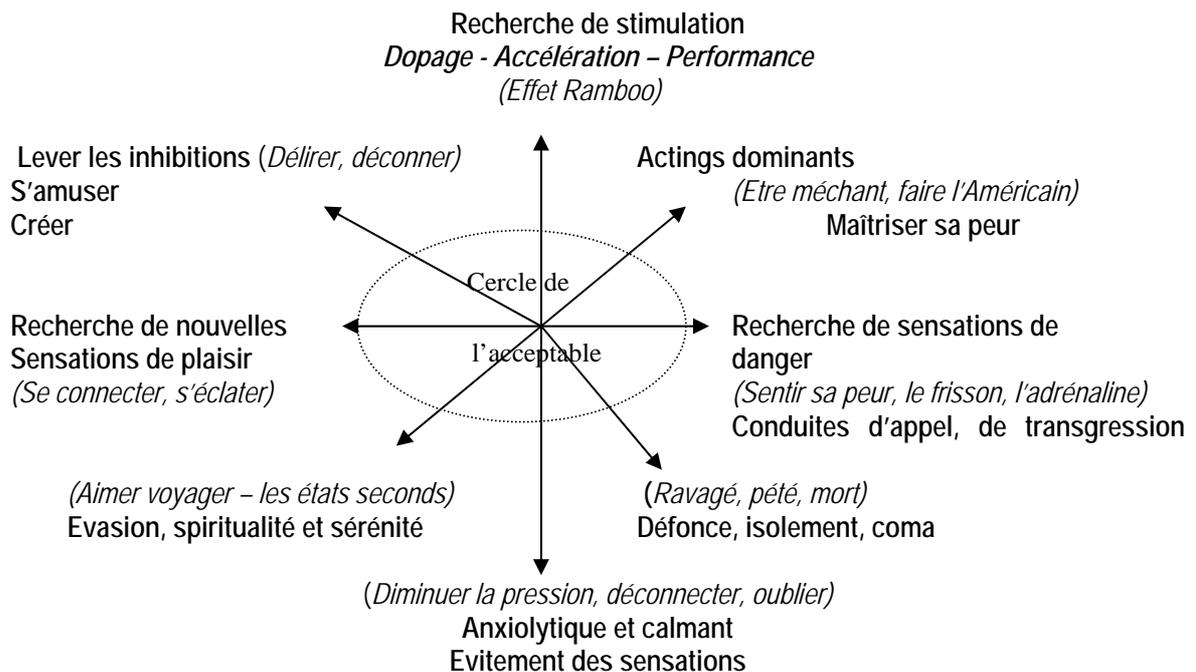
Le marquage pénal précoce et les incarcérations amplifient les processus d'exclusion et de marginalisation. La judiciarisation des comportements d'usage de produits illicites participe de la perte de confiance des jeunes dans les institutions. Par ailleurs, les mesures législatives dans le domaine de l'immigration en fragilisant les familles et en renforçant l'exclusion encouragent la clandestinité et concourent au renforcement des conduites à risque chez les jeunes en situation précaire.

La désaffiliation, le délitement progressif des liens peuvent conduire à la clocharisation et à l'errance. Une fois à la rue, des jeunes basculent rapidement dans des états sanitaires et sociaux qui peuvent être gravissimes. Ils recourent aux drogues pour supporter leur condition et leurs débrouilles de survie (mendicité, prostitution...). Dans la rue, la sélection est implacable, la violence exacerbée. Des jeunes perdent confiance en eux, dans le genre humain et les institutions.

« *La prévention, c'est agir sur les processus de vie et les environnements ...* » Identifier certaines variables, qui co-produisent les conduites à risque éclaire les champs prioritaires de la prévention et leur donne du sens. Les pratiques préventives doivent prioritairement porter sur les différents facteurs de tension sociale culturelle et familiale qui contribuent à produire les prises de risque et les systèmes de vie liés aux drogues.

Fonctions des conduites à risque dans les modes de vie

Dans les styles de vie des preneurs de risque, l'exposition au danger et l'utilisation de psychotropes ont des fonctions plurielles. Sur l'axe expérientiel, elles permettent, d'un côté, d'explorer les sensations de danger (*'sentir sa peur'*) et de l'autre, de découvrir de nouveaux plaisirs sensoriels (*'s'éclater', 'voyager'*). Sur l'axe croisé de l'intensité des sensations, certains tentent d'augmenter leurs performances (*'effet Rambo'*), tandis que d'autres, à l'autre bout, cherchent la sédation (*'Diminuer la pression, déconnecter, oublier'*). Entre les lignes et en nuances, selon les personnalités, les moments et les humeurs, les prises de risques et mises en vertige du corps, ont de nombreuses fonctions intermédiaires dont le schéma ci-dessous ne trace que les plus classiques.



La notion de conduites à risque donne accès aux perspectives des acteurs sur les risques, à leurs jugements sur leurs pratiques. Elle permet de réfléchir avec le jeune : Comment ces risques sont-ils vus dans ses différents groupes d'appartenance ? Quelles sont les logiques qui sous-tendent ses propres prises de risque ? Quels sens elles ont dans sa vie ? A quoi elles lui servent ?

Dans la vie des individus et des groupes, le sentiment de 'trop de prises de risque' est fait d'ajustements successifs, de dérapages et de régulations d'efficacités relatives. En ce qui concerne l'usage de drogues par exemple, la question du 'trop consommer' ou 'consommer sans les précautions d'usage' ouvre littéralement les discussions sur le terrain : 'Trop consommer, c'est consommer combien ? avec qui ? quand ? combien de temps ? quelle méthode d'utilisation est (in)adaptée ? quels sont les lieux ou les états émotifs à éviter ? ' La notion du 'trop' permet de comprendre les 'lignes de conduites' locales, les processus de modération et de dérégulation, les risques qui se prennent et ceux qui ne se prennent pas, l'intérêt ou l'inefficacité des régulations formelles (comme le cadre légal ou le dispositif d'assistance) qui sont mises en place dans un monde social donné.

D'autre part, le terme de 'conduites à risque' renvoie aux pratiques de réduction des risques adoptés par les individus et les groupes. Il ouvre la discussion sur le juste calcul des risques pris dans un contexte donné. Il donne tout son sens aux nouveaux dispositifs de réduction des risques, pourtant régulièrement contestés par une certaine presse ou des prises de position politiques populistes.

Dans le champ des pratiques professionnelles, rassembler sous un même terme générique différents comportements à risque, et leurs passages vers l'extrême, permet d'avancer l'hypothèse d'une compétence transposable : si un professionnel se sent compétent pour l'un ou l'autre dérapage, il peut peut-être aussi avoir développé des compétences pour d'autres. Dans ce cadre, un usage abusif de drogues devient alors une conduite à risque parmi d'autres. Si un intervenant ou une équipe se sent prête à accompagner un trouble alimentaire grave, elle a peut-être aussi les outils pour écouter d'autres troubles comme l'usage abusif de drogues ou la violence. Parler de 'conduites à risque' valide les approches généralistes, déstigmatise les personnes, déforce les craintes des professionnels de l'aide, leurs sentiments de valence différentielle entre les comportements extrêmes. Elle permet par exemple d'interroger le bien fondé des renvois systématiques des jeunes qui ont des usages de drogues vers le réseau spécialisé des prises en charge.

Balises et philosophies de l'accompagnement

« La prévention se trouve précisément à l'endroit où les liens se sont délités : les liens avec la famille, les liens avec les institutions, les liens sociaux. »

Les conduites à risques sont souvent les symptômes de troubles de « l'entre soi » (familial, amical, amoureux ...) et des difficultés à entrer dans la vie sociale (scolaire, professionnelle ...). Leur prévention relève de la « clinique du lien ». Elle interpelle notre capacité à donner du sens aux crises, à retisser de la confiance et des relations qui tiennent. Dans les groupes d'échange de savoirs, les participants ont mis à jour les balises et les repères de cette clinique du lien.

Elle consiste d'abord à établir des relations de confiance, à s'impliquer dans la relation avec les jeunes et les familles. Or, ces publics ont souvent perdu confiance en eux et dans les autres, certains sont structurés par un abandonnisme fort. Ils testent les professionnels, dans une stratégie de tension. *« Les gens que nous rencontrons cherchent leur chemin entre l'absence de lien et le lien trop collé, trop proche, avec quelqu'un. »* Engager des relations impliquées, de proximité, confronte les professionnels à des situations de crises, de désespoir et de violence souvent particulièrement difficiles à vivre. *« Le professionnel a aussi besoin d'être accompagné et écouté dans ce qu'il vit, quand il rencontre ces situations extrêmes, ces parcours de vie de personnes ou de patients qui sont bouleversants : comment faire face à l'insupportable ? »*

Une approche préventive engagée doit impérativement ménager aux professionnels des **espaces de régulation** qui prennent en compte leurs difficultés.

Offrir des supports d'expression individuels et de groupe est essentiel. Développer les capacités d'expression des jeunes, leur potentiel de créativité (écriture, théâtre, musique, peinture...) peut les aider considérablement. *« La drogue renvoie surtout à un problème philosophique, de sens de vie. Toute structure ou toute institution devrait véritablement, dès le premier accueil du toxicomane, faire avec lui un travail sur lui-même et son potentiel, rechercher ce qui l'anime et ce qu'il pourrait faire. »* Tous ont des talents, visibles ou cachés, utiles pour exprimer leur histoire personnelle, extérioriser la violence qu'ils ont vécue. Ce talent peut les aider à retrouver confiance dans leurs propres capacités, à mieux gérer leur colère, à l'utiliser pour en faire quelque chose de créatif et de constructif. *« Chaque personne a en soi un potentiel de créativité et il faut à un moment donné qu'un professionnel ou quel-*

qu'un de son entourage puisse le reconnaître et s'en servir comme quelque chose pouvant l'aider à terme ».

Dans la compréhension des problèmes et l'élaboration des solutions, le travail participatif, qui associe les publics et l'entourage, est plus efficace. Partir des compétences des gens permet de retisser du lien. A son niveau d'intervention (le social, le scolaire, le judiciaire, la recherche ...), chaque professionnel peut décrypter, reformuler, aider les jeunes à mettre en récit leur situation aux différents niveaux de leur trajectoire (comme individu, comme histoire familiale, comme communauté et dans la relation avec les professionnels). Il s'agit de définir ensemble les problèmes, de trouver les ressources de prévention dans la sphère privée et l'action publique. Les familles s'engagent aussi pour leurs enfants, elles sont des partenaires essentiels. *« Quand tu veux faire quelque chose pour les gens qui n'en veulent pas, qui sont dans l'affrontement parce qu'ils ne te font pas confiance, il n'y a qu'une seule solution, c'est qu'ils participent à l'action. C'est tout le travail participatif que la réduction des risques nous a appris et qu'on peut transférer en prévention. »* La participation permet d'acquérir des compétences, de sortir de la honte et de l'auto-disqualification.

Dans l'accompagnement, se décentrer est primordial, chercher à **comprendre les codes et systèmes de références des jeunes dans leurs différentes dimensions : territoriales, sociales, ethniques et culturelles.** Parallèlement, il est important d'inciter les jeunes et les parents à franchir les frontières du groupe familial et du quartier, à aller vers l'extérieur, à faire des apprentissages nouveaux, à métisser leurs positions au contact d'autres modèles sociaux et culturels.

Construire et maintenir la permanence de l'offre de liens est essentiel. Les ruptures à répétition, les allers-retours entre les structures et parfois l'éclatement du cadre, font partie de la trajectoire normale des jeunes précaires. *« Les gens ont besoin d'aller et venir entre diverses institutions et divers lieux ». « Chaque structure va apporter quelque chose, une solution partielle à leurs difficultés ».* Ces rencontres laissent des traces qui constituent autant d'apprentissages qui, même s'ils ne sont pas validés sur le moment, sont des jalons sur des trajectoires de reconstruction des liens. Pas à pas, par essais et erreurs, de ruptures en réconciliations, les jeunes *« se mettent à bouger ».* Leurs parcours ne sont jamais rectilignes, ils ont des hauts et des bas. *« Pendant des années, on accumule les handicaps, et les institutions voudraient que par leur action immédiate, comme par miracle, on résolve des années et des années où on a construit de la douleur, de la souffrance, un rapport violent avec soi-même, avec les produits et avec les autres ».* Il faut savoir durer, tableur sur le facteur temps, ne pas lâcher les jeunes même si on n'a pas tout de suite leur adhésion. *« Il y a pas mal d'enfants qui ne vont plus à l'école, restent chez eux, s'enferment dans leur chambre. Il faut qu'il y ait quelqu'un qui aille chez eux et qui dise : « Si, on va s'occuper de toi. Même si tu ne veux pas... Bien sûr qu'on va s'occuper de toi ! Parce qu'on est des adultes. Pour nous, tu es important. Il est hors de question qu'on ne s'occupe pas de toi... ».*

Les parcours de reconstruction des liens sont lents, ils demandent du temps, de la permanence. Or la question de la stabilité des subsides et des équipes se pose pour de nombreux projets. *« Comment construire du permanent avec du provisoire ? »* se demandent les intervenants.

Renforcer la communication entre équipes « nomades » (de proximité) et « sédentaires » (intra-muros) peut permettre d'accéder à une vue d'ensemble de l'accompagnement. Les professionnels de proximité ont d'avantage la possibilité de suivre les usagers dans leurs différents milieux de vie (rue, squats, prison, famille...) que les équipes qui travaillent en bureau fermé. Etablir des concertations entre l'intra et l'extra-muros permet de

garder la mémoire des parcours, de donner sens aux disparitions/réapparitions, d'identifier la dimension créatrice des crises et des ruptures. *« Il est très important qu'on puisse se dire entre nous, éventuellement entre institutions, ce que telle ou telle personne est devenue. Parce que ça donne du courage, de la force... »*

La philosophie de la réduction des risques fait évoluer les représentations sociales des drogues et des conduites à risques. Adopter un discours tourné vers l'éducation aux risques et aux drogues peut être beaucoup plus efficace que les propos basés sur la peur et la prohibition. Les intervenants soulignent les capacités de résistance des jeunes en situation précaire, en regard de la dureté des conditions de vie qui sont les leurs. La philosophie participative de la réduction des risques, la souplesse, la proximité et la mobilité de ce type d'accompagnement s'avèrent souvent capable de produire des alliances et de l'entraide au cœur des lieux de vie les plus délabrés. Ce travail permet de « limiter la casse » et d'étayer progressivement les jeunes.

Participer au débat citoyen et interpeller le législateur peut être éminemment préventif. Il est souvent nécessaire de légiférer d'avantage, ou mieux à propos, pour pouvoir réglementer les zones « hors droits », comme les mondes de l'exil, des drogues, de la prostitution. Sans régulation de l'Etat, les relations sociales sont violentes parce qu'elles sont duelles, sans tiers régulateur. Des formes de légalisation contrôlée devraient permettre de sortir les gens de la clandestinité, leur donner accès à des droits, à un minimum de protection publique.

S'impliquer collectivement, en synergie, demande du temps, des rencontres, pour s'ajuster aux réalités de terrain. Le terrain est un allié qu'on épouse, même s'il s'agit, à terme, d'en modifier la configuration. Les groupes de travail et les formations transdisciplinaires permettent d'élaborer un dialogue, des liens de confiance et une culture commune sur la façon d'aborder les problèmes. *« L'important est que les jeunes puissent à un moment trouver sur leur trajectoire des adultes, des professionnels qui leur permettent de changer de cap »*